

# La passagère de la pluie

«*Nous habitons l'absence* », Michel Houellebecq (*Configuration du dernier rivage*)

S'il est vrai que « autres et toujours autres sont les eaux qui s'écoulent », alors autres et toujours autres sont les peintures d'Anne Manoli, mottes de couleurs gorgées de terre et d'eau qui régurgitent des formes spongieuses, au flux et reflux de grandes marées de peinture. De ses lointaines ascendances grecques, Anne Manoli a gardé un sens héraclitéen du monde, où tout est toujours en train de se faire et de se défaire, selon la philosophie de l'obscur présocratique. Dans le monde insaisissable d'Héraclite, où la seule permanence réside dans le changement, rien n'est mais tout devient : « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». Véritables métaphores de la peinture, les tableaux de terre et d'eau d'Anne Manoli sont alors autres choses que ce qu'ils sont : ni couleurs ni matières mêlées sur une toile, ni animaux, ni végétaux, ni estrans, ni îles, ni falaises, ni mares, mais tout cela et autres choses encore à la fois, par temps de brume, par temps de pluie, par temps de rêve.

« J'entrevois de nouveaux rivages, disait le rageur peintre de la matière Eugène Leroy, ajoutant : « Il faut creuser dans ce qui est déjà fait ». Longtemps, Anne Manoli a creusé dans son propre imaginaire aquatique et marin, en enfouissant ses sujets, couche après couche, sous une matière de plus en plus riche et épaisse, poisseuse et visqueuse. Lointainement proches des accumulations boueuses, laborieuses et sublimes de Leroy - sans parvenir toutefois, comme chez lui, jusqu'à la tentation de l'occultation absolue -, ses *Grandes Vasières* des années 90 comme ses *Terres d'eau* des années 2000 fusionnent l'animal et le végétal en des tableaux organiques où l'algue le dispute au mazout. Quant à ses *Migrations* jaunes et grouillantes, ou ses *Grands Creusets* verdâtres et gluants de terres d'eau labourées, ils s'offrent à l'égal des nus et des morts du peintre du Nord « comme champs, comme pierre, comme bois, comme mousse, comme senteur » (pour reprendre les impressions de Baselitz face aux chefs d'œuvres inconnus de l'artiste). Désertant en 2007 ces chemins heideggériens expressionnistes qui ne mènent nulle part (sinon à soi-

même), Anne, ma sœur Anne décide de monter tout en haut de grandes tours de marbre, extirpant ses pieds des sables mouvants aveugles où elle risquait de s'enliser. Elle découvre alors avec stupeur les falaises près de Dieppe, « dont la craie fond comme du sucre » (Georges Limbour). Frontière qui fait advenir l'horizon, le mur blanc du haut-plateau cauchois fait refluer les eaux et remonter le ciel. La nuit remue, le monde revient.

A Varengeville-sur-mer, Anne Manoli retrouve donc, après Georges Braque, « le souci de se mettre à l'unisson de la nature, bien plus que la copier ». Maçonnant sa peinture comme à la truelle, elle affronte les paysages ultimes du Normand solitaire, aussi déserts que sombres, en étirant les parois de craie sous des ciels d'orage et des flaques d'eau salée crépusculaires. Tandis qu'un semblant de perspective obstruée s'installe, sans ligne de fuite possible (comme dans une toile cubiste mais par le seul moyen de la matière), l'air se raréfie dans des contre-nuits de lumière dure et rase. Bien qu'aucune barque - et qu'aucun nocher des Enfers - n'apparaisse, la mort par asphyxie fait son entrée dans l'univers chthonien de Anne Manoli, faisant craindre pour le retour du jour. « Les objets n'existent pas pour moi, avouait le vieux Braque, sauf dans la mesure où un rapport existe entre eux et moi-même : c'est cet entre-deux qui est le vrai sujet de mes tableaux ». Suivant encore une fois les préceptes du sage aux mains d'oiseaux, Anne Manoli, à son tour, va s'attaquer à l'entre-deux qui s'étend entre elle et le monde.

Baignée depuis sa plus tendre enfance par les rivages de la Rance, où sa famille possède une petite maison, elle peint les douces collines de l'île Chevret, entourées d'eau et de vase. Cet îlot formé de deux légers mamelons - qui évoque un arbre quand il est vu du ciel -, elle l'a toujours eu devant les yeux. Mais elle le voit encore mieux en les fermant, comme si la présence avait besoin de l'absence, entre pays réel et pays rêvé. Vérité et illusion se mêlent facilement en Bretagne pour cette passagère de la pluie. Dans les mythologies celtiques, l'homme, voué au végétal dès sa naissance, est livré à la dissolution dans des cercueils ou des troncs d'arbre, que l'on abandonne au courant des fleuves et des eaux, chair terraquée, pétrifiée dans le bois. Dans la geste de la Table Ronde, le corps du roi Arthur, mortellement blessé, est ainsi couché sur une barque, pour atteindre l'île mythique et inaccessible d'Avalon. Si l'on n'a jamais identifié l'île Chevret avec Avalon, l'on a par contre cru

reconnaître l'île arthurienne dans l'île d'Aval, à Pleumeur-Bodou dans les Côtes-d'Armor toute proche : un îlot accessible à marée basse, où le roi serait enterré sous un mégalithe. A l'instar d'Herman Hesse – qui ne voyageait jamais sans une reproduction de *L'île des morts* de Böcklin, vu à Bâle étant jeune -, Anne Manoli associe son île des morts et du roi à une sorte de viatique permettant de retrouver l'enfance perdue. « Instantanément, je remonte le temps » dit-elle. Sa peinture de terre aqueuse et évanouie se situe alors bien loin des effluves morbides des « eaux de pierre » peintes par le Suisse dans son tableau iconique, symbole de l'inaccessible et de l'indéfini. « Le paysage se pense en moi, et je suis sa conscience » notait déjà Cézanne face à la Sainte Victoire. Anne Manoli en serait plutôt l'inconscience, légendaire et douce. Dans sa rêverie subconsciente, la mort dans les eaux devient la plus maternelle des morts.

« Qui joue avec l'eau perfide se noie, veut se noyer » écrivait Gaston Bachelard, lorsqu'il voulait établir le complexe d'Ophélie dans son essai *L'eau et les rêves*. Avec Shakespeare et son *Hamlet* « l'eau rêvée « s'ophélise », selon lui, se couvre naturellement d'êtres dormants, d'êtres qui s'abandonnent et qui flottent, d'êtres qui meurent doucement... avec des fleurs et une chevelure étalée sur l'onde ». Est-ce un hasard si Anne Manoli inaugure sa récente série - que l'on pourrait appeler *Derniers rivages* – par une Ophélie bachelardienne de mort aimante et désirée ? Certes, la forme algueuse blanche et verte, qui flotte dans l'onde noire au bas du tableau, a été effacée, végétalisée en quelque sorte, jusqu'à en devenir méconnaissable. Simple reflet d'une île de lumière, cette Ophélie transfigurée jusqu'à l'absence s'appuie pourtant sur la célèbre figure préraphaélite peinte par John Everett Millais en 1852. Jacinthe algueuse noyée, elle reprend même le gonflement d'une robe blanche, qui s'étale comme un grand nénuphar de l'écume des jours.

Ophélie disparue dans la suite de la série peinte, l'île tantôt apparaît ou disparaît, au hasard des brumes qui montent et des eaux qui descendent, dans de larges formats de marines panoramiques. Au contact de l'île d'enfance, la manière rude et épaisse des *Falaises* s'évanouit pour se métamorphoser en brumes et bruines, fumets et fumées, langueurs et élongations : Anne Manoli ne signe pas de victorieux *Pluie, vapeur, vitesse* comme chez l'anglais Turner, mais de fantastiques et fantasmatiques *Pluie, vapeur, vérité*, qui perdent en matière ce qu'ils gagnent en matité. Polissant les

ciels jusqu'à les faire trembler et les eaux jusqu'à les faire scintiller, elle adoucit ses fonds à la manière d'ardoise grise et bleutée. Multipliant l'irréalité des plans en usant de subtils fondus enchaînés, l'artiste fait déborder les bords de sa peinture en de mystérieuses excroissances, pigments malaxés à l'huile de lin et à la résine, telles des mousses de terre mouillées arrachées à la tange vagissante. « Ce n'est pas assez de faire voir ce qu'on peint. Il faut encore le faire toucher » conseillait encore une fois Braque le patron. Les peintures d'îles d'elle se touchent avant que de se voir, dans leur rugosité, leur porosité, leurs caresses, leurs détresses et leurs coups. Le sensuel Diderot n'avait-il pas raison de dire que les cinq sens se résumaient à un seul, le toucher, diversement modifié ? Elle lui dirait dans l'île...

**Emmanuel Daydé**